

PRIX D'ABONNEMENT

PARIS
Un an.... 28 fr. | Trois mois... 8 fr.
Six mois... 16 | Un mois.... 3

AVIS

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS
seront brûlés.

RÉDACTION

46, rue Saint-Louis au Marais,
PARIS

LA

FRONDE

REVUE

DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS

PRIX D'ABONNEMENT

DÉPARTEMENTS
Un an.... 32 fr. | Trois mois... 9 fr.
Six mois... 18 | Un mois.... 3 50

LA FRONDE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
le jeudi et le dimanche.

ADMINISTRATION

Rue Saint-Louis au Marais, 46.
PARIS

De Profundis !!!

Rosa, sicut rosa, — vixit.

Dzinn! dzinn! boum! boum!

Ran tan plan! ran tan plan!

Ran tan plan! — Arrêtez la musique!



ESDAMES ET MESSIEURS,

Nous ne venons point ici, comme tous nos confrères, qui, sous le trop fallacieux prétexte d'une profession de foi, — *bono Deo!* — se livrent à des speechs plus ou moins longs adressés à de chers lecteurs qui manquent toujours à l'appel. Non, mesdames, non, messieurs! Fi de ces vils moyens, de cette poudre de perlimpimpin, qui n'éblouit que les niais; nous prétendons nous adresser aux gens intelligents. — Y en a-t-il? — Dame! que le petit nombre me prête une oreille attentive, et que de par le monde ma voix soit entendue!

Oh oui! oh oui!

Il y a un mois, un de nos amis nous réunit nous tous rédacteurs, et nous communiqua le sublime projet de fonder un journal. Nous applaudîmes. Nous eûmes tort; mais trop tard nous le reconnûmes. — Les fanfares résonnèrent et les mille trompettes de la Renommée s'en allèrent proclamer dans les régions artistiques et littéraires la venue d'une nouvelle feuille. — Un imprimeur fut arrêté; et toutes les conditions réglées, chacun se mit à l'œuvre.

Alors on vit le ciel s'assombrir, la terre trembla sur son axe, la comète, la comète elle-même, cette joyeuse blague de M. Babinet, daigna montrer à l'horizon quelques rayons de sa queue; plusieurs montagnes furent ébranlées. Les

populations effrayées, pressentant l'événement de quelque phénomène, se repentaient déjà des fautes commises; la Bourse fut fermée. Dans le square Breda on entendit des pleurs et des grincements de dents, et le saint homme Louis Veuillot se promena dans les rues un sourire sardonique aux lèvres et un crucifix dans la main. On prétend même qu'Alexandre Dumas paya ses dettes! Quelque chose d'étrange, d'inouï, de fantastique se préparait en effet: la Fronde allait apparaître! La Fronde, nouveau et sublime Messie, athlète aux robustes membres, à la gueule bien fendue, allait sans vergogne arracher tous les masques, déshabiller les pantins et les montrer tout nus, — avec leurs faux-cols, toutefois! — Oh oui! plongeant son scalpel dans les replis les plus cachés de la société, cette sublime Fronde allait en faire sortir, pour les mettre au grand soleil, toutes les impuretés; — c'était dans le programme; — mais entre nous, ce dépôt d'immondices sur la voie publique nous eût peut-être attiré quelques désagréments de la part du conseil de salubrité; enfin, c'était le programme. De toutes parts arrivèrent aux bureaux de la rédaction... oh! de superbes bureaux, avec des tentures, des lustres, des boiseries que ça donnait envie de les brûler...

.... di Pietro passa vingt et une nuits sur son compte rendu de théâtre, — ci-gît au rez-de-chaussée. — Puis, en verve, il rêva un sublime roman de mœurs dont il comptait tirer de hautes vanités littéraires; en somme, il finit par ne le point commencer. Théodore Pelloquet, ce même Pelloquet de la brasserie des Martyrs, arpenta pendant trois nuits successives, au clair d'une lune argentée, le chemin qui sépare la barrière Pigale de l'arc de triomphe, demandant aux calmes brises nocturnes des inspirations qu'elles n'envoyèrent pas. Alors, de guerre lasse, il élucubra un article dont nous vous offrons plus loin le spécimen. Enfin le grand jour allait luire, et déjà les nombreux rédacteurs s'épuisaient en dissertations plus ou moins philosophiques sur les futures destinées du journal, quand tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas, et pâle, l'œil hagard, les cheveux en désordre, le rédacteur en chef se précipita dans le premier bureau! Grande rumeur parmi nous. — Qu'y a-t-il? — Messieurs, articula faiblement notre chef, — la Fronde ne paraîtra pas!!! Les mille trompettes de l'Apocalypse produiront moins d'effet que ces cinq paroles. Di Pietro perdit l'équilibre et alla donner de la tête dans un crachoir, — non hygiénique, — entraînant dans sa chute une paire de fleurets démouchetés, dont l'un se ficha dans les narines de Pelloquet. Une effroyable hémorragie se déclara, et l'im-

maculée cravate blanche du rédacteur de la gazette Dollingen prit la teinte des mouchoirs de M. Proudhon.

Un silence lugubre, interrompu seulement par les sanglots du pseudo-propiétaire de la Fronde, régna dans la salle. Di Pietro, la tête mélancoliquement penchée sur son gilet de flanelle, voyait se dérouler tout le cortège de ses illusions déçues, de ses espérances avortées. — Que faire en cette occurrence?

Nous ne pouvions lutter, il nous fallait mourir. Mourir... mourir alors que, chaudes encore de leurs accouchements, nos imaginations se dilataient dans les éblouissantes perspectives d'un horizon nouveau. Mourir! au moment où nos lèvres ardentes allaient s'humecter dans une coupe pleine de vie, quand chacun attendait notre nouvelle venue; mourir sous les sarcasmes; sentir sur nos corps palpitants la froide bave des huées... Oh que non!

La Fronde ne paraîtra pas, avez-vous dit, parce que l'argent attendu n'est pas arrivé! Soit; mais du moins nous enterrerons nous-mêmes notre cadavre; nous voulons lui donner pour linceul sa chaste robe de fiancée, avec une couronne de grelots sur la tête et des fleurs dans les mains; nous voulons le descendre nous-mêmes et pieusement dans le froid caveau de l'oubli, en cuirassant son cercueil de notre franchise et de notre loyauté, épaisse enveloppe que les vers ne pourront ronger. Car, on a beau dire, il y a dans cette jeunesse contemporaine dont on médit tant tous les jours, de fécondes inspirations, de généreuses avidités. Vous pouvez la voir chaque jour s'ébattant, joyeuse et pétulante, en dépit des misères cachées et des renoncements subis, le sourire aux lèvres, et cependant l'âme froissée, recroquevillée dans un cercle étroit où la resserrent les mille obstacles des débuts; et c'est quelquefois dans les instants du plus profond découragement qu'un radieux éclair vient l'illuminer, et qu'elle chante alors, comme ces pauvres petits rossignols dont on n'obtient les douces mélodies qu'au prix d'une barbare atrocité. Car elle a la foi, cette ardente jeunesse dont je parle, et la sublime parole de saint Paul est le ciment de ses plus solides principes, et la foi c'est la résignation dans le présent et la confiance dans l'avenir. Dieu n'est-il pas en tout, dans nos espoirs comme dans nos joies, dans nos découragements comme dans nos misères! La nature de l'homme est androgyne, elle a son principe théorique, matériel, et des tendances progressives: le premier, c'est l'existence du corps; les secondes ne sont-elles pas l'essence de l'âme? Ah! tous les sectaires de Spinoza opposant leurs froids et tortueux para-

FEUILLETON DE LA FRONDE

THÉÂTRES

L'automne, cette année, est décidément à la traduction: traduction au Théâtre-Lyrique, traduction à l'Odéon, traduction au Cirque...

C'est par celui-ci que nous allons commencer, car *Euryanthe* est maintenant trop vieux pour que nous l'abordions.

O Shakspeare! s'il est vrai que les morts tressaillent dans leur tombeau, quelle n'a pas dû être ta douleur jeudi, lorsque tu as vu une de tes plus belles œuvres traduite comme vient de l'être ton *Roi Lear*!

Mais en quoi donc consiste une traduction? Certes, si vous le demandez à un écolier, il vous répondra que traduire c'est mettre une langue étrangère dans la sienne, le tout à grands coups de dictionnaire.

Mais l'homme intelligent, le poète, l'homme enfin qui a la prétention de tenir en suspens et sous l'impression de sa parole et de son génie des milliers de spectateurs, cet homme-là fera-t-il entendre une réponse pareille? placera-t-il le talent de

la traduction dans ce servile esclavage, surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre théâtrale qui met l'action sous vos yeux, vous la fait même pour ainsi dire toucher, et vous fait participer à toutes ses péripéties, comme si vous en étiez un des acteurs?

Non! MM. Devicque et Crisafulli n'ont pas traduit Shakspeare, ils l'ont pris tout palpitant et l'ont jeté sur notre scène sans réflexion aucune, sans penser qu'il y avait trop loin de son époque à la nôtre, et que telle chose qui pouvait très-bien passer et plaire même en quinze cent... et tant ne pouvait être admise en l'an de grâce 1857. Ils auraient dû, comme le dit la célèbre lady Montague, cette fervente admiratrice de Shakspeare, « ne pas oublier que ces pièces devaient être jouées dans une misérable auberge, devant une assemblée sans lettres et qui sortait à peine de la barbarie. »

Grâce au ciel, nous n'en sommes plus à cette époque, et si nous voyons le Théâtre-Français tailler dans Molière, et faire d'une pièce en cinq actes une pièce en deux actes, à plus forte raison pouvait-on, tout en conservant à la traduction du *Roi Lear* le génie de l'auteur anglais, adapter le sujet à notre scène, et surtout nous dispenser d'entendre de ces mots écrits pour les tavernes et non pour un peuple éclairé.

Le *Roi Lear* du théâtre impérial du Cirque n'est point celui de Shakspeare; c'est en vain que je cherche, je ne puis retrouver le père de ces blondes têtes si douces et si pures de Desdémone, Imogène, Jessica, Ophélie, c'est à peine si je retrouve cette sublime Cordélia, dont le cœur brisé par le mépris, le malheur, la misère et l'ingratitude ne peut avoir

de haine et ne sait que pardonner; c'est en vain que je cherche les sombres figures de Macbeth, de la femme de Clodius, je ne les retrouve pas dans cette Gonerille et cette Régane. Ce ne sont point deux femmes, infâmes, il est vrai, mais fortes et hardies dans leur crime; ce sont deux bourgeoises odieuses et insensées. On ne se sent même pas la force de les haïr ni de les mépriser; elles ne nous font pas peur enfin!

Shakspeare, ignorant les combinaisons de l'art pour les meurtres, les assassinats ou les empoisonnements, qui amènent le dénouement d'un drame, trouvait cependant sans les chercher les grands effets tragiques, et avec tout le progrès qu'a fait l'art dramatique aujourd'hui, nous n'avons pu en applaudir aucun dans cette imitation, ce remaniement, cette traduction.

Et cependant, la pièce avait toutes les chances de réussite que les accessoires peuvent fournir. M. Billion a fait largement les choses; les décors sont splendides, entre autres celui du dernier acte: cet effet de neige sur ce temple en ruine, sur ces colonnes renversées, est d'un effet superbe.

Rouvière est beau, son œil tantôt enflammé, tantôt morne et craintif, est bien celui que la folie donne à ceux qu'elle frappe. Il joue le rôle du roi Lear avec intelligence, avec talent. Deshayes est bien à la hauteur de son rôle et M. Lambert promet de devenir un bon acteur. Verner a bien saisi le rôle du comte de Kent: c'est bien là le franc gentilhomme de cette époque, il a des brusqueries qui plaisent et dont le naturel est saisissant.

doux à la foi, qui est la rosée de la jeunesse, ne trouveront aucun écho dans les vallées de l'intelligence. — Cette digression n'était pas inutile, lecteur ; car du principe des choses découlent les effets. En établissant le principe de notre action, nous défendons celle-ci de toute fausse interprétation, malveillante peut-être. Voilà les seules fleurs que je jeterai sur notre pauvre morte ; veuille Dieu qu'elles ne soient jamais fanées ! — Et maintenant, aux grelots ! Al-lons, à moi, folles muses aux seins rebondis et découverts, aux robes retroussées ; à moi, mon vieux Sterne ; à moi ! Paillasse, mon ami, ne saute point-à demi, saute pour tout le monde. — Mais je souffre, mais mon cœur est gonflé d'amertume et mes yeux débordent de larmes. — Eh ! qu'importe, vil maraud ! sois amusant ; fais-nous rire, le public a payé pour rire !...

.... C'est assez joli tout ce que je vous ai dit là, hein ! Quel style, quelle chaleur ! Bast ! à quoi rêvais-je donc !... Or ça, reprétez-moi une oreille des plus attentives et mouchez-vous pour ne pas m'interrompre... Êtes-vous prêts ! Ah ! je vois encore un monsieur qui prend une prise ; allons, dépêchez, et essayez proprement votre polisson de nez pour ne répandre aucune incongruité sur le vélin... Vous y êtes ?... oui ; ce n'est point dommage... Je commence donc, ou plutôt je reprends le fil de ma narration, — vieux style, mais encore adopté.

De profundis clamavi ad te, Domine ; Domine, exaudi vocem meam.

Fiant aures tuae intendentes in vocem deprecationis meae.

Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit !!!

Mais j'ai beau faire, ça ne vient pas le rire... mes grelots sont vides ! Eh bien, pleurons alors... Adieu ! adieu, pauvre Fronde ! petit point doré de nos rêves, adieu ! Nous ne nous reverrons plus... jamais. Eh ! qui sait ? Plus tard peut-être... oui peut-être. Lazare est bien ressuscité... Au revoir alors !

Maintenant, un devoir sérieux nous reste à accomplir. Aux jours où la terre promise nous apparaissait, des gens élevés par leur mérite et par leur cœur, voulurent bien apporter leur pierre à notre petit édifice. M. de la Madelène entre autres nous prêta l'appui de son nom. Merci à lui du fond de l'âme, pour le passé, pour le présent... et pour l'avenir.

A présent que te voilà recouverte du gazon béni et arrosée de nos larmes, dors en paix, chère Fronde, et que la presse te soit légère !

Requiescat in pace.

Amen.

Karl WERTHER.



CHRONIQUE PARISIENNE

Je ne me serais jamais figuré, me disais dernièrement un bon bourgeois, que la petite presse gagnât autant d'argent, car il en faut beaucoup pour envoyer des rédacteurs à Bade, Spa, Luchon, Biarritz, etc., etc. Il est de fait qu'un journal qui se respecte doit avoir un *Courrier des eaux*, et si la saison n'eût pas été aussi avancée, nous aurions eu le nôtre. L'été prochain, si Dieu nous prête vie, nous nous ferons un devoir de suivre l'exemple de nos confrères, à moins que nous ne préférerions imiter un de nos plus consciencieux touristes qui, passant l'été tout près de Passy, envoie les courriers les plus circonstanciés sur tout ce qui se fait ou se dit aux bords du Rhin ou aux Pyrénées.

Je suis donc resté à Paris, et j'ai pu voir la désolation qui s'est emparée de tous les cœurs à ce cri sinistre : Musard se meurt ! Musard est mort ! Hélas, oui ! Musard II a quitté ou va quitter la France pour aller en d'autres lieux cueillir d'autres lauriers. Mais si Musard II est mort, vive Musard III, dira-t-on. Hélas, non ! Musard III, c'est-à-dire Arban, en créant les Concerts de Paris, ferme ses salons aux notabilités galantes de toutes catégories, au désespoir des lions de tout âge et de tout genre qu'elles attireraient. C'en est donc fait de la musardine, cette classe si intéressante qui avait son existence et son illustration liées au sort des concerts Musard. Mais comme en ce monde il y a un système perpétuel de compensations, les Folies-Nouvelles vont voir revenir les enfants prodiges, et avec elles cette nuée d'adorateurs si gentils, le tout à la grande joie des ouvreuses et des marchands de sucre à la vanille. — Une des dernières soirées des concerts Musard s'est terminée par une aventure qui aurait bien pu tourner au tragique. Une jeune et jolie femme, madame A... L., sortait de l'hôtel d'Osmond en nombreuse et gaie compagnie, au bras d'un Turc qui lui jurait, par la barbe d'Ali, qu'elle était mille fois plus belle que les houris. — Au moment de monter en voiture, un homme furieux s'élança à la portière avec un juron formidable, et renouela la scène de Franc-Boisy rencontrant madame dans un bal de Paris. — C'était tout simplement le mari, qui, oublié par son créancier, venait de voir s'ouvrir les portes de Clichy et à qui une femme de chambre bavarde avait tout appris. M. L... enlève sa coupable moitié au grand contentement des assistants qui l'accompagnaient en chantant sur l'air de circonstance :

La prend, l'emmena
Au château de Franc-Boisy.

Comme je n'ai pas entendu dire que le mari ait tranché la tête à sa femme, j'espère que tout se sera bien passé. — Quant au Turc, il en a été pour ses frais, à moins que déjà... Dans tous les cas, vu l'alliance turco-française, M. L... ne pouvait tremper ses mains dans le sang de celui qui n'avait péché que par excès de reconnaissance.

Si le lecteur n'est pas content de ma chronique, il me pardonnera, j'espère, en faveur de la pièce de vers que nous recevons sous la signature de M. V. Fouché.

Oyez, oyez, oyez.

.....

Je crains toujours d'habiter chez le diable,
Car je sais bien qu'il marchande mes os ;
Il est sans soins, puis il n'est pas aimable ;
Je suis facile et ne veux que repos.
Pourtant s'il faut bouillir dans la marmite,
Peut-on régler les degrés de chaleur ?
Car il faudrait, quand ma chair sera cuite,
Dire aux garçons de lâcher la vapeur.

Il est parti vers le Père-Lachaise,
Où sous la pierre il reçoit nos regrets ;
Pleurons, chantons, si sa tombe se taise ;
A l'univers répandons ses portraits.
De Béranger chantez, chantez la gloire,
A ses enfants mêlez, mêlez vos chœurs,
Au vieux garçon coûte cher la victoire ;
Mais le luthier vit tomber les lutteurs.

Il n'est qu'une seule chose qu'on puisse comparer à ces vers, ce sont les pensées et maximes de M. X. Forneret.

Espérons que l'auteur ne s'en tiendra pas là, et qu'il ne nous privera pas longtemps de ses inspirations.

A LARDNES.

TRISTESSE DE PONSARD

Depuis quelque temps le divin Ponsard est mélancolique.

Ce n'est plus ce mortel dont les dieux mêmes étaient jaloux ; cet homme sans rival, élégant, prodigue, spirituel, si content d'être au monde, et pour qui la vie n'était qu'un sourire. L'élégant se néglige, le prodigue s'arrête indécis, l'homme heureux doute de sa fortune et le poète de son génie ; pleurez, chastes Muses ! votre dernier nourrisson a l'âme pleine de tristesse !

L'autre soir, après un dîner copieux, mais plus lugubre que de coutume, le divin Ponsard quitta brusquement la table au dessert.

Vêtu de noir des pieds à la tête, cravaté de blanc, en parfait notaire, il gagna la campagne d'un pas rapide.

Le tumulte des cités lui était insupportable, il voulait fuir les humains et gravir les sommets radieux inaccessibles au vulgaire, troupeau servile !

Le temps était superbe : le soleil, plongé dans la Méditerranée, ensanglantait encore l'horizon et faisait étinceler les vagues endormies ; de grandes ombres descendaient de la montagne ; les oiseaux jaseurs se couchaient en gazouillant ; une brise molle courait dans les haies vives de grenadiers et de lauriers-roses.

Le divin Ponsard ne put retenir un geste maussade.

— Quel paysage ! murmura-t-il ; où est le style ? où sont les antres d'Hyrcanie et les rochers de Thrace ? Cette nature n'a absolument rien d'héroïque !

Il monta, cherchant un site noble, d'une grandeur propice aux tirades. Le monologue bouillonnait dans sa poitrine, mais de simples haies de grenadiers ne sauraient être décentement confidentes d'une douleur tragique : le divin Ponsard se contenta avec énergie.

Madame Person a été applaudie, et enfin chacun a fait, sinon plaisir, du moins, nous l'espérons, tout son possible et son devoir. — Mademoiselle Renée a été touchante, et nous espérons l'applaudir bientôt dans un rôle plus important.

Nous regrettons seulement, pour M. Billon, que malgré tous ses efforts le *Roi Lear* n'ait pas tout le succès qu'il en attendait, mais on ne lui en doit pas moins des remerciements pour la conscience avec laquelle il a fait monter cette pièce.

Schiller a eu plus de bonheur que Shakspeare dans son interprète, et nous sommes heureux de pouvoir rendre justice à M. Bravard du talent et de l'intelligence qu'il a déployés. Bravo ! voilà une traduction ; ici la prose poétique du rêveur allemand était remplacée par de beaux vers, et c'est de cette idée surtout que nous devons féliciter le poète.

M. Bravard a parfaitement compris que la prose vaporeuse allemande perdrait à être mise simplement en français. Chateaubriand seul eût pu affronter ce péril sans y tomber. Il a parfaitement compris que le vers pouvait seul faire passer ces comparaisons nuageuses, si je puis m'exprimer ainsi, et il nous a tracé en belle poésie une de ces épopées bourgeoises qui se passent si souvent au milieu de nous et que nous coudoyons presque à chaque pas sans les apercevoir, sans nous en douter.

Mais l'éloge ne doit pas s'étendre plus loin ; nous n'avons pas de conseils à donner, arrêtons-nous donc ; la critique ne doit point prodiguer les éloges, elle doit en être sobre et ne réserver sa plume que pour des reproches étudiés et appre-

fondis, et qui, après tout, ne sont adressés que dans l'intérêt de ceux qui les ont mérités.

Chacun, du reste, s'attendait à trouver une œuvre consciencieuse et intelligente, M. de la Rounat a lui-même trop de talent pour recevoir sur la scène du second théâtre français un ouvrage qu'il n'aurait pas jugé digne des applaudissements de chacun.

Les acteurs, eux aussi, ont loyalement rempli leur tâche ; Tisserand s'est montré ce qu'il est toujours, un artiste hors ligne. M. Armand a eu de très-beaux mouvements, il sentait ce qu'il disait, et quant à madame Essler, elle a déployé toute la richesse de son talent : elle a été tantôt amoureuse, tantôt noble et digne, enfin elle s'est montrée à la hauteur de son rôle. Mademoiselle Périga n'a pas été non plus au-dessous du succès : tout le monde enfin a su interpréter l'œuvre de M. Bravard comme elle méritait de l'être.

Viennent ensuite à l'Ambigu-Comique les *Viveurs de Paris*, véritable succès qu'un grand nombre de représentations confirmera. Telle est du moins l'opinion de l'administration, car...

Mais je vais vous raconter l'anecdote tout au long :

« Le jour de la première représentation, j'eus l'honneur de me présenter pour obtenir les places que chaque théâtre accorde pour une première à un journal vieux, jeune ou futur, afin qu'il puisse donner son avis.

« Or, au milieu de tous les tracassés occasionnés par cette belle œuvre, et un peu à cause de la négligence que nous avions

apportée à faire notre demande, l'administration nous pria de repasser mercredi.

« Le jour dit, nous arrivons... pas de places. Quatre heures, il est vrai, avaient sonné à tous les beffrois de Paris ; mais depuis trois jours notre demande était déposée.

« Jugez de notre embarras ; comment faire un compte rendu sans connaître une pièce ?

« — Bah ! dit... l'administration, faites-en un tout de même.

« — Il faudra donc que j'en parle de confiance ?

« — Oh ! vous pouvez le faire sans crainte, c'est un véritable succès. Du reste, faites un gentil petit article que vous enverrez à M. Desnoyers, et alors... »

Alors, voilà tout ce que nous savons des *Viveurs de Paris*, et nous nous empressons de vous en faire part. Espérons que M. Desnoyers sera aussi obligeant que nous, et qu'à la réception de notre premier numéro il nous enverra notre service.

Nous avons dit en commençant qu'*Euryanthe* était trop vieux pour que nous nous en occupions, seulement nous croyions que M. de Chazot, qui avait eu le premier l'idée d'arranger *Obéron*, s'était abouché avec M. de Leuwen pour la traduction d'*Euryanthe*, mais comme nous n'avons pas entendu prononcer son nom à la première représentation, il paraît qu'on nous aura trompé. Nous ne savons trop du reste si nous devons en féliciter M. de Chazot ou lui présenter nos compliments de condoléance.

Au Vaudeville, *Dalila* continue ses recettes splendides, car

Le silence nocturne s'étendait de plus en plus : à peine entendait-on çà et là le clairin lointain de quelques chèvres vagabondes et l'appel mélancolique des pâtres attardés.

Arrivé sur une sorte de plateau que des rocs droits encadraient presque symétriquement à droite, à gauche et au fond, le divin Ponsard s'arrêta, déboutonna son frac, découvrit sa tête auguste, fit trois pas majestueux, et, les mains élevées, commença sa plainte.

Un écho fidèle la répétait strophe par strophe.

I.

« O dieux immortels ! qu'ai-je fait ?... qu'ai-je fait aux hommes » de ce temps pour être ainsi, chaque jour, abreuvé d'amertume ? qu'ai-je fait surtout, ô petite presse ! tourment de mes veilles, cauchemar de mes nuits, essaim bourdonnant, impitoyable, acharné, qui ne me laisse ni trêve ni repos ! Est-ce mon trépas que tu veux ? réponds, presse homicide ! qu'attends-tu, perfide ? qui l'arrête ? tranche, tranche le fil de ces jours que tu as empoisonnés, et que Janin mène mes funérailles dans l'humble cité dont j'étais l'orgueil ! »

II

« Mais avant de mourir, je vous adjure, ô chastes sœurs ! rendez-moi témoignage ! C'est votre culte seul qui me vaut ces outrages ! c'est pour avoir parlé, au milieu des barbares, la langue traditionnelle, la langue noble, mesurée, régulière, qu'on me traîne sans pitié aux gémonies du petit journal ! La tragédie est menacée dans son existence même ! c'est-elle ! c'est-elle qu'on frappe en moi ! Shakespeare, Schiller, Goethe, Hugo, gagnent tous les jours du terrain ; le goût se déprave, la tradition se perd, seul, je suis resté en face du drame monstrueux qui grandit ! »

III

« Je vous prends aussi à témoin, ô Corneille ! ô Racine ! J'ai fait ce que j'ai pu, vous le savez ! je me suis drapé de mon mieux dans la pourpre de vos toges ! j'ai fidèlement fait revivre vos confidents, vos récits, jusqu'à vos songes ! Eh bien ! qui le croirait ! la fureur de mes ennemis invoque jusqu'à vos noms contre moi ! On me hue, on me crible, on me menace jusque dans le temple que j'ai relevé de mes mains ! O honte ! ô désespoir ! hier encore n'ai-je pas lu une diatribe de cent lignes qui prouve, clair comme le jour, que je ne suis pas classique le moins du monde ! Dieux immortels ! que suis-je donc ? »

IV

« Ah ! qui me rendra les beaux jours, les jours enchantés de *Lucrèce* et d'*Agnès de Méranie* ? Heureux temps ! La Bé-dollière me saluait chapeau bas, Jubinal était fier de me connaître, et Ricourt, l'excellent Ricourt, mangeait son pain trimoine pour m'embrigader des admirateurs !

« Qui me rendra l'enthousiasme de Ducuing, le fanatisme d'Alexandre Dufaï, la bienveillance de Lymairac et l'estime de Buloz ? Tout s'en va ! tout s'écroule autour de moi ! Ju-

« binal est homme d'Etat, Ducuing fait de la haute banque, nul ne connaît plus Dufaï, même de nom, Lymairac est aigri et Buloz est passé perruque !... »

« Busoni seul me reste, et ce n'est pas assez ! »

V

« Entendez-vous ces clameurs sauvages ? Je suis le dernier des hommes ! un cuistre de collège, un garde national en verve, un notaire lettré, un maître sot terre à terre, lourd, daud, inepte et banal ! Je n'ai ni imagination, ni style, ni poésie, ni talent, ni savoir-faire, ni esprit, ni rien de rien ! Mon vers est creux, monotone, aplati, sans tournure, sans couleur ! ma plaisanterie est triviale, mon ironie est fade, ma satire est sans nerf !

« Quoi encore ? Les monstres ne respectent pas même ma vie privée ! Je suis un débauché, un joueur, un scélérat digne de la corde ! J'ai la barbe mal plantée, les mains rouges, le pied plat, la voix rauque, les dents gâtées ! Qui pourra tout dire ! Est-ce assez d'injures à venger, ô muses vengeresses ! »

VI

« Mais je sens mon courage renaître et mon ardeur grandir au souvenir de ces outrages ! Non, je ne mourrai pas, meute effrénée ! malgré vos cris et vos morsures. Je suis immortel comme la tragédie elle-même, que j'ai incarnée en moi ! je vivrai par la force des choses et malgré tout, tant qu'il y aura en France un nombre suffisant d'esprits modérés, délicats, sensibles à la beauté tragique et à la langue noble ! Hier, j'ai joué Horace en habit de ville, et Paul d'Ivoy n'a pas craint de m'en féliciter publiquement ; je vais le rejouer ce soir, pour lui plaire. Paul d'Ivoy est un ami sûr... Hélas ! destin funeste !

« C'est avec Busoni le dernier qui me reste ! »

Ainsi se lamentait dans la solitude l'auguste restaurateur de la tragédie française. Cependant la lune s'était levée, et ses rayons brisés jetaient çà et là des découpures fantastiques sans respect pour le style du lieu. Le divin Ponsard en gémit, et s'arrachant à ses pensées, il redescendit d'un pas égal, songeant vaguement que Paul d'Ivoy l'attendait au bas de la colline.

En rentrant dans les salons étincelants du Casino, le divin Ponsard faillit tomber à la renverse. Le courrier de France venait d'arriver : l'on s'arrachait les *Odes funambulesques*, — *Denise*, — les *Fleurs du mal*, que sais-je encore ? Il prit un journal d'une main tremblante, et le parcourut rapidement. Le journal parlait de la retraite prochaine de M. Empis... Trahison ! Paul d'Ivoy, dans sa *causerie*, laissait entrevoir la reprise des *Burgraves* !

— Hélas ! s'écria Ponsard, tu quogue !... Busoni n'a que trop raison ! — les mauvais jours reviennent !

La France est perdue !

Pauvre Ponsard !

HENRY DE LA MADELENE.

PARIS

Où est Paris maintenant ? Que fait-il ? que dit-il ?

Où il est ; chacun l'ignore. Nous ne parlons pas géographiquement, bien entendu.

Ce qu'il fait ; c'est une question peut-être encore plus embarrassante. Boit-il ? mange-t-il ? dort-il ? danse-t-il ?

Il fait tout cela et n'en fait rien. — Voilà un paradoxe, allez-vous dire.

Mais non ; le tout est de prendre chaque chose dans son temps et dans son lieu. Or, si vous me parlez de Paris aristocrate, je vous dirai qu'il ne boit pas, qu'il ne mange pas, qu'il ne dort pas et qu'il ne danse pas ; car ce Paris-là, dans ce moment-ci, n'habite point la capitale.

Enfermé dans les murailles des petits pigeoniers qu'il appelle aujourd'hui ses châteaux, Paris se met au vert : il chasse le matin, déjeune frugalement avec le produit de ses terres, fait sa sieste, dîne avec le revenu de ses volailles, fait une lecture édifiante après, dit la prière en commun et va se coucher à dix heures ; enfin il fait des économies pour cet hiver, afin de pouvoir, lorsque ce vilain Borée, avec ses doigts rouges et ses joues gonflées, viendra nous arracher nos manteaux de dessus nos épaules, nous éblouir de son faste et lancer dans l'air les mille sons de ses orchestres bruyants, dont Strauss est et sera sans doute encore le dieu.

Si vous parlez du Paris boursier, capitaliste, banquier, coulisier, fondateur de sociétés, etc., etc., celui-là danse toujours, et le plus souvent fait danser les malheureux qui ont assez peu d'intelligence pour se fier à lui. Quant à boire, l'on n'a aucun reproche à lui adresser sur ce sujet, car il est de bon ton aujourd'hui, — dans Paris *argentier*, — bien entendu, — qu'une dame sache sabler le champagne, boire un petit verre de rhum, et... bientôt, espérons-le, quand on se mariera, la première chose qu'un mari apprendra à sa femme sera d'avaler d'un seul trait une choppe de bière avec les dents et sans y mettre les mains, ce qui sera d'un gracieux des plus... gracieux.

S'il boit bien, il mange de même. Bath ! vive la folie et nargue la raison ; l'argent coûte si peu ! Vous êtes à court ? vous achetez sur parole, — ce qui n'engage à rien, — beaucoup d'actions, le lendemain vous faites courir un de ces petits bruits normands bien faux, qui font monter les actions ; vous vendez, et le tour est fait. Vive Bilboquet, mordieu ! vive Bertrand ! vive Robert Macaire ! vive... Ah ! dans mon enthousiasme, j'allais crier : Vive ; oh ! mais non, pas de mauvaises plaisanteries. M. Mirès nous a bien montré, avec de Mirecourt, ce qu'il en coûtait de s'attaquer au veau d'or.

Reste la dernière hypothèse : Dort-il ?

Oh ! non, car la fièvre est là qui le tient sous sa main puissante. Dormir, mordieu ! mais pendant qu'il dormira, le quatre et demi peut monter, les chemins de fer peuvent baisser, et les actions romaines peuvent être brûlées par les Grecs !

Dormir ! mais le sommeil est le seul repos que puisse goûter l'innocent ou le plus fiefé scélérat, ce qui fait, réflexion toute, que chacun pourrait très-bien dormir en paix ; car le monde... mais non, peut-être avez-vous encore des illusions, et il serait mal à moi de vous les arracher sans pitié, comme ces jeunes filles amoureuses qui, après avoir cueilli une marguerite, l'ef-

c'est aujourd'hui, en fait de mérite, le seul qu'on puisse bien reconnaître à une pièce. Que voulez-vous, ce pauvre Vaudeville est si près de la Bourse qu'il lui serait impossible, à lui, de ne pas en recevoir les atteintes lorsqu'il se frôles les plus éloignés y sont sujets. On annonce un futur succès pour faire suite à celui de M. Octave Feuillet, le *Fils naturel*, grande pièce d'un de nos meilleurs auteurs dont le nom ne manquera pas de retentir au milieu d'une de ces salves de bravos auxquelles M. Alexandre Dumas fils est accoutumé depuis longtemps. Après quoi, s'il faut en croire certains bruits, le charmant auteur de *Dalila* reviendrait à la charge avec une double couronne, celle du talent et celle de la générosité ; car il mènerait à sa suite dans le sentier perdu un jeune auteur de vingt-trois ans dont je vous tairai le nom pour vous laisser tout le plaisir de l'entendre prononcer à la première représentation.

Une vieille amie du public vient encore une fois lui sourire. Comme ce vrai cœur d'artiste doit battre aux feux de cette rampe des Variétés si souvent témoin de ses succès. Toujours jeune et charmante, Déjazet vient exposer à nos regards une des fleurs de sa couronne d'immortelles.

Mais Lisa, pauvre frétillon, un visage te manque dans cette salle, celle de ton vieil ami ; Béranger n'est plus là pour t'applaudir, et je suis sûr que ton cœur aura saigné en songeant à cette absence que le froid du tombeau a pu seul occasionner. Puissent nos bravos ne point te faire oublier ceux que ses pauvres vieilles mains t'auraient donnés, mais au moins pé-

nétrer dans ton âme et faire comprendre à Gentil-Bernard qu'il lui reste encore bien des amis.

L'Académie impériale de musique nous rend tous nos acteurs aimés. Roger reparaît sur la vaste scène de ses triomphes ; que dire de cet artiste ? Voltaire, à qui l'on demandait une critique des œuvres de Racine, répondait qu'il n'y avait qu'à écrire au bas de chaque page le mot *sublime*. Quand l'Opéra vent un succès dans une nouvelle création, malgré tout le mérite de l'œuvre, il ajoute sur son affiche le nom de Roger ; et la foule, comprenant ce que veut dire ce nom, vient applaudir à tout rompre et tresser de nouvelles couronnes en consacrant de nouveaux succès.

Bientôt, j'espère, nous pourrions aller acclamer la reprise du *Cheval de bronze* : l'Opéra-Comique s'est fait grand seigneur. Comme lorsque Roger était au théâtre de la rue Feydeau, il s'est trouvé trop à l'étroit dans cette coquette salle, et, franchissant d'un bond le boulevard, il vient prendre ses courdes franchises au grand Opéra... Sapin, Marié, Boulo, Obin, mesdames Moreau-Sainti et Marie Lucas, voilà les interprètes de l'œuvre d'Auber.

Quant aux Italiens, quelle année nous est préparée ! quels interprètes dignes des chefs-d'œuvre qu'ils étalent continuellement ! Pourquoi les nommer ? vous les connaissez tous ; tous sont des amis aimés et que vous irez revoir comme l'on va attendre à la gare d'un chemin de fer un compagnon chéri qui revient après une longue absence.

Les Bouffes-Parisiens sont toujours les mêmes : amusants, di-

sent les uns disent les autres. Quant à nous, nous nous taisons ; nous espérons, avec la réouverture, voir une affiche entièrement renouvelée, nous nous sommes trompés ; *fait voluntas Offenbach*, et que Dieu le tienne en sa sainte et digne garde ! Si vous voulez cependant connaître les deux nouveautés de ce théâtre, allez entendre la *Momie* et la *Demoiselle en loterie*.

À côté de la salle d'été des Bouffes, toutefois, il y a une belle et grande salle toujours comble, c'est celle du Cirque de l'Impératrice. Là tout est charmant, c'est justice à rendre à M. Déjean, et rien ne lui coûte pour attirer le public ; comment vous parler de tous les tours d'adresse et de force qui se succèdent avec tant de rapidité que votre cœur n'a pas le temps de se dilater à son aise, tant il est oppressé par la hardiesse de ces hommes caoutchouc qu'on va admirer chaque soir.

Trapèze, équilibre, sauts de barrière, saut des deux ponts, parties de barres et de volant... etc., etc., sans compter ces deux clowns uniques qui n'ont qu'à se montrer pour exciter l'hilarité la plus franche et la plus bruyante ; tout cela se succède avant presque qu'on ait le temps de s'en apercevoir.

ALBERT DI PIETRO.

fuillent pétale par pétale, pour savoir si leurs amants les aiment un peu, beaucoup, tendrement ou pas du tout... et si vous n'en avez plus, eh bien, mon Dieu! je n'ai pas besoin de continuer.

Si vous parlez de Paris... diable, comment m'exprimer? je ne puis pas cependant dire *Paris lorette*, car outre les femmes il y a des hommes. Eh! pourquoi ne dirais-je pas, après tout, *Paris lorette*?... parce que cela n'a pas été dit! tant mieux pour lui... l'effigie de tous les monarques ayant battu monnaie! tant mieux! l'Académie se réunira-t-elle peut-être pour discuter jusqu'à quel point j'ai tort ou raison, et rien ne m'étonnerait que je donnasse lieu aux plus savants discours que les quarante immortels aient jamais publiés. Ce serait vraiment curieux!... Mais non, je n'aurai pas cet honneur; je n'ai jamais eu de chance.

Or donc, car il faut toujours en revenir à ses premières amours, *Paris... lorette*, — eh bien oui! da! — boit, mange, danse, dort, et par-dessus le marché... gagne de l'argent.

Si vous parlez de Paris commercial, il ne fait rien de tout cela.

Farceur, direz-vous, croyez-vous me faire croire qu'il vit de l'air du temps, ou bien encore d'amour et d'eau fraîche?

Oh! moi vous faire une injure pareille, Dieu me pardonne, je n'y ai jamais songé, d'abord parce qu'il est prouvé sans $A + B = C$, etc., que l'air du temps n'est point assez nourrissant, et puis parce qu'il serait plus naturel de voir un Anglais causeur, un Allemand rieur, un Italien sans rancune, un Espagnol sans maîtresse, un Portugais sans peur, et un Français sérieux qu'un négociant amoureux.

Aussi, Paris commercial ne mange pas; il prend sa nourriture: — Paris commercial ne boit pas; il avale un peu de boisson pour humecter son palais: — Paris commercial ne dort pas, car il pense à la hausse ou à la baisse du coton et des draps: — Paris commercial, enfin, ne danse pas, parce qu'il faudrait savoir danser; et puis, pour tout dire, Paris commercial préfère voir les autres faire tout cela afin d'en profiter.

Si je voulais continuer, il ne m'en manquerait pas: j'aurais Paris en bonnet de coton, — Paris employé, — Paris épicier, — Paris de boue, — Paris... j'allais dire viveur! merci, pour que messieurs de Montépin et Desnoyers m'intentent un procès!

Et enfin Paris amoureux! sans compter tous ceux que j'oublie. Du reste, soyez tranquilles, nous les connaissons tous, mais sans les étudier trop, c'est si fatigant n'est-ce pas?

ALBERT DI PIETRO.

LA FIN PROBABLE

SONNET

Comme pour railler mes études,
Le sort, dans mon cœur combattu,
A mis d'égales aptitudes
Pour le vice et pour la vertu.

O contraste! que me veux-tu?
Mon esprit, sourd aux habitudes,
Amoureux, fou de l'impromptu,
Va des foules aux solitudes.

Des plaisirs, j'en ai vu combien!
Des peines, plus encor! Si bien
Qu'un jour, las de mordre à la grappe,

De tous les désirs rejetés,
— J'irai m'enterrer à la Trappe,
En sortant des Variétés.

CHARLES MONSELET.

Après le *Père aux touts*, le théâtre de la Gaité verra luire un de ces grands succès auxquels il est habitué. Nous tenons de source certaine que Laferrière va rentrer à ce théâtre dans un nouvel ouvrage. M. Hostein, le directeur, vient de signer un engagement avec l'éminent artiste. Cependant nous regrettons que Laferrière abandonne les théâtres de genre pour le drame des boulevards. Il n'a cependant point à se plaindre de l'accueil qu'il reçoit de l'autre côté de la Seine; puis, pourquoi pas le Vaudeville, le Gymnase... le... nous allons dire le Théâtre-Français. Mais non; Laferrière est trop jeune encore pour mourir.

Car la nature de cet artiste est étrange, elle se prête à toutes les exigences: nous le voyons fougueux et effrayant de passion dans le drame; plein de tact, de goût exquis et d'élégance dans la comédie.

La place d'un homme de talent est partout, nous dira-t-on, cela est vrai, mais qu'il se partage au moins; que la Gaité l'accapare un peu moins, pour que les théâtres de genre le possèdent un peu plus. Ah! monsieur Hostein, j'en serai peiné pour vous et pour votre caisse, mais il faut bien que tout le monde vive.

KARL WERTHER.

LA CHRONIQUE ET LES CHRONIQUEURS

I

Une des grandes plaies de la presse, qui voudrait des médecins décidés, hardis, voire un peu brutaux,

C'est la chronique, qui a engendré les biographes. Le démontrer, c'est la condamner à tout jamais.

A son origine, elle se montra pourtant fort innocente, presque naïve, souvent fort naïve. Elle naquit, si je ne me trompe, avec le feuilleton quotidien des journaux politiques, et le jour où ils crurent sentir le besoin d'agrandir leurs formats et de publier des romans. De ce jour-là, la presse politique descendit dans l'estime de l'opinion, mais elle gagna en abonnés ce qu'elle perdit en considération et en puissance. Pour les spéculateurs, l'important c'était ce dernier point. La chronique eut pour père M. Émile de Girardin, fondateur de *la Presse*, et M. Dutacq, fondateur du *Siècle*; mais les deux enfants venus au monde presque le même jour, ne se ressemblèrent pas. Le vicomte de Launay (de *la Presse*) avait de l'esprit, de la méchanceté et du style; Pierre Durand (du *Siècle*) était d'humeur débonnaire et pacifique: là ne se bornaient pas les différences.

On a mis les courriers du vicomte de Launay en volume, on n'y mettra jamais ceux de Pierre Durand, redevenu à cette heure Eugène Guinot comme devant. A vrai dire, les premiers sont restés des chefs-d'œuvre du genre; encore qu'ils paraissent aujourd'hui d'ailleurs un peu vieillots. Pour le vicomte, le feuilleton de *la Presse* était un cadre qu'il remplissait à sa fantaisie, critiquant, moralisant sur tout, à propos de tout, d'une plume habile et preste, tour à tour insinuante et câline, implacable dans ses rancunes et dans ses colères. Eugène Guinot n'y mettait pas tant de façons. Il bornait son rôle à travestir les mémoires secrets de Bachaumont et à marier des infantes du faubourg Saint-Germain avec des jeunes premiers de la banlieue, ou des figurantes de Bobino avec des barons allemands. Ce qu'il faisait alors, il le fait encore maintenant, et toujours avec un nouveau succès. Il a fondé une école, et il a des disciples et des imitateurs.

Je n'ai pas, Dieu merci, la prétention d'écrire une étude complète des chroniqueurs contemporains. Ils composent une famille de types plus ou moins variés. Le type Pierre Durand est toujours fort goûté en province; on n'en veut pas à l'étranger, qui demande des anecdotes scandaleuses personnelles. Il y a aussi les chroniqueurs à prétentions aristocratiques. Par exemple, MM. Amédée Achard et le duc de Rovigo. Mais le premier, qui dédiait ses feuilletons à tous les diplomates de l'Europe, a quitté l'*Assemblée nationale*, dont il était la joie et l'orgueil; et le second est, dit-on, remercié par son patron du *Figaro*. C'est une perte. Les chemisiers enrichis et les marchands de denrées coloniales qui aspiraient à faire oublier leur origine, appréciaient fort cette littérature ducal. Ils y prenaient, croyaient-ils du moins, le goût des belles manières, et s'y formaient aux façons de la cour.

Les dames aiment beaucoup M. Méry, qui est un Pierre Durand galant et fleuri dans son style. Les lorettes sur le retour prisait M. Nestor Roqueplan. Je ne sais pas pourquoi *la Presse* se prive depuis quelque temps déjà de l'ex-rédacteur des *Variétés*.

II

Mais presque tous ces chroniqueurs sont des gens d'esprit et de talent. La plupart d'entre eux font leur besogne avec dégoût, et voilà pourquoi ils ne s'y montrent pas avec ces qualités qui ont fondé leur réputation et leur renommée. Ils pourraient certainement le faire d'une tout autre façon, ils y gagneraient et le public avec eux. Grâce au ciel, il n'y a pas de règles pour les chroniques comme pour les tragédies, chacun peut dans cette matière employer son esprit à sa guise, et sans copier personne. Je ne sais pas de genre d'article qui permette une action plus libre et plus indépendante. C'est un prétexte à causerie; mais il ne faut pas à toute force vouloir s'y montrer aimable.

Il faudrait s'y montrer tel qu'on est, dans un déshabillé décent sans contredit, mais en déshabillé, et ne pas mettre de manchettes, comme faisait M. de Buffon, pour écrire sa prose solennelle. Partout où le lecteur peut deviner un homme, il se montre satisfait. Malheureusement les chroniqueurs sont nombreux, et les hommes sont rares.

Mais ceci n'est qu'une préface, et je dois m'arrêter.

THEODORE PELLOQUET.

BREDA STREET CHRONICLE

La pâle mort, debout, comme un muet esclave,
Se tenait derrière eux.

V. Hugo, *Ode*.

N'allez pas, ami lecteur, augurer de ce début que je viens recommencer le *De profundis* entonné tout à l'heure par mon spirituel ami et collaborateur Karl Werther; seulement, décidé à périr comme les moines, je me répète à chaque instant le classique «Frère il faut mourir.»

Harcelé par l'imprimeur qui est là derrière moi et réclame ma copie, je me mets à l'œuvre et je commence.

Edgard a vingt ans; heureux âge où l'on s'épanouit plein de sève et d'ardeur aux rayons de l'amour et de l'espérance.

Il la voit, la femme de ses rêves; belle comme un ange descendu des cieux, insouciant et gaie avec ses longs yeux bleus, pleurant un désir ou un regret; avec sa bouche aux lèvres roses, qui s'ouvre pour un baiser après un sourire, avec sa taille souple et cambrée qui donne le vertige et rend fou d'espérance, avec son bras rond et bien blanc dont on aime à se faire un oreiller ou un collier; avec sa petite main sur laquelle il y a à peine place pour un baiser, avec sa jambe fine se dessinant sous sa robe indiscreète, avec son pied mutin qui vous agace sous la table, et que l'on voudrait contempler toute la vie.

Hélas! c'était bien un rêve, ce n'était qu'un rêve. L'illusion est détruite. Cet ange est un démon: ses longs yeux sont teints de cosmétique, ses lèvres sont fardées de rouge, sa taille est enfermée dans un étroit corset dont chaque ceinture craque à chaque mouvement; ses cheveux sont faux. Oui, tout cela n'est qu'un rêve.

Aux premiers mots d'amour qu'il a murmurés à voix basse, elle a souri cyniquement et a demandé de l'argent. Que voulez-vous, tout se paye, et même d'avance, comme au café-concert!

Que si la belle a cédé sans mot dire et sans rien demander, ne vous réjouissez pas trop. Le quart d'heure de Rabalais arrivera. Vous recevrez le lendemain une lettre ainsi conçue et orthographiée:

« Mon petit cha,

» Je suis forcé de t'envoyer Françoise pour tu lui donne
» 50 franc, car je n'ai pas touché l'argan que jeu pensset
» avoir. Jeu suis dont forcer da voir recours à toi, sa me
» contrari boucouit.

» NINI. »

Ou bien:

« Tu m'a demandé ce que javé a etre si triste ce matin,
» et je nausai pa te repondre; javai besoin de 100 francs
» pour payé mon terme qui tonbe aujourdui, etc...

» JOSÉFINE. »

Ceci est textuel. Les manuscrits seront remis à qui voudra les voir, et ce ne sont pas les seuls, hélas!

Nota mauvais. Avez-vous remarqué que les femmes qui ne savent pas un mot d'orthographe savent très-bien écrire les chiffres? Jamais, au grand jamais, je ne les ai vues écrire 10 pour 100, 50 pour 500. Certainement il y a un mystère là-dessous!

Me voilà pourtant dans le quartier habité par ces vautours femelles, par ces rongeurs aux mille dents qui dévorent tant de patrimoines et ruinent tant d'honnêtes familles.

Permettez-moi donc de vous présenter quelques-uns des types les plus curieux que j'y ai rencontrés, et de vous faire part de mes réflexions.

LA PROMENEUSE.

On la trouve au Palais-Royal, de cinq à sept heures, au

moment de la musique. Le Palais-Royal, à cet instant, est l'hôtel des invalides de nos lorettes sur le retour. C'est là qu'elles vont finir leurs jours, j'allais dire leurs nuits. Assises sur une chaise, elles lorgnent le passant mélomane, lui font les doux yeux et veulent l'enlacer dans leurs filets. Pauvres sirènes, votre règne est fini. Il est temps d'abdiquer; on ne peut pas toujours être belle; on ne peut pas toujours tromper. Ce fard ne peut combler vos rides : elles sont trop profondes.

LA DINEUSE.

Promenez-vous, cher lecteur, vers six heures, le long du boulevard Montmartre, aux environs du passage Jouffroy; vous verrez certainement passer et repasser une vingtaine de femmes, au regard interrogatif et suppliant; approchez-vous, et tout bas, tout bas on vous demandera un dîner. — Il n'y a plus rien à la maison. Madame *dîne en ville*, de la charité publique! elle fait tout ce qui concerne son état. *Proh pudor!* Il est vrai qu'après avoir plumé les pigeons on peut bien tondre les chiens, c'est le complément de l'enseignement. Voir sur le pont Neuf!

Dernièrement, un de mes amis avait imaginé de faire la guerre à ces quémandeuses ambulantes. Il se promenait avec trois ou quatre de ses camarades le long du passage Jouffroy. Chacun avait son rayon d'exploitation et faisait le tour de ce domaine parqueté. Une de ces malheureuses dineuses entra-t-elle par les boulevards, le premier s'approchait en ôtant son chapeau et lui disait : « Madame, ayez pitié d'un pauvre malheureux qui n'a pas diné. » La femme passait outre et rencontrait le second camarade, lequel lui demandait poliment encore l'aumône d'un dîner; et ainsi de suite jusqu'à la fin du passage; elle n'y revenait pas, je vous le jure. Le manège recommença quelques jours encore, et depuis la foule des dineuses a considérablement diminué.

LA SOUPEUSE

va à Musard, à Mabil'e, au Château des Fleurs et autres bourses aux hommes.

Le dîner n'a pas réussi; il a fallu en prendre son deuil; tentons un dernier effort : souper ou mourir. — Et vite l'on se rend au bal. Cela ne coûte rien, — si : il faut faire une lieue pour cela et se promener deux ou trois heures à travers les allées.

Mais aux femmes bien nées,
Le souper n'attend pas le nombre des allées.

Quand je dis que cela ne coûte rien, je me trompe. On paye malheureusement un franc cinquante centimes à Musard, je veux dire aux Concerts de Paris. J'y étais l'autre soir. A travers la profonde obscurité qui règne dans ce séjour depuis le départ de Musard II, je distinguai quelques formes, que je crus reconnaître pour des femmes; je m'approchai du groupe, et j'entendis le colloque suivant :

— Ça des hommes; mais tu es folle, ma chère. Il y en avait un brun tout à l'heure assis sur une chaise. Je passais avec Nini, murmurant à demi-voix : Mon Dieu, qu'il fait chaud, j'ai bien soif. Croirais-tu que ce... (ici je supprime l'épithète) ne m'a pas seulement remarquée, et ne s'est pas levé pour m'offrir quelque chose! Décidément, je ne reviens plus ici. J'aime les loteries, mais lorsque je gagne; ici mon billet me coûte un franc cinquante centimes, je n'attrape jamais un bon numéro. C'est ne pas avoir de chance. — A bas les jeux de hasard!

Je m'esquivai, comme bien vous devez croire : j'étais l'homme brun. Je ne voulais pas me faire un mauvais parti!

Si quelque noble étranger se laisse pincer à l'hameçon de l'une de ces petites... pécheresses, elle lui prendra cavalièrement le bras, se fera payer quelques bibe-lots et le mènera à un restaurant de sa connaissance; elle commandera le souper... à sa manière, et le fera payer à sa manière aussi. Il ne s'agit que de s'entendre... avec le patron ou le garçon.

Je pourrais vous parler encore de la trotteuse, mais je vois que le dégoût vous prend et moi aussi; puis je n'ai pas assez d'esprit pour être Juvénal, et le fouet de la critique

blesse mes doigts délicats. Qu'y ferait, du reste, mon indignation?

Tout cela n'est que la plèbe de ce grand royaume de l'amour tarifié. Tout cela va à pied comme la modeste vertu. Arrière! arrière, manants! voici l'équipage de la lorette, de la vraie femme entretenue. Turcarets, grands seigneurs, propriétaires, déposez à leurs pieds votre or et vos billets de banque; baissez la trace de leurs pas. Vous les payez et elles commandent; elles sont à vos gages et vous obéissez à leur moindre geste. Allons, vieux bonshommes édentés, le dieu Cupidon se moque de vous et rit de votre impuissance; vous vous agenouillez devant ce serpent venimeux qui a soif de votre or et que d'un mot vous pourriez faire ramper basement à vos pieds! Et vous vous dites des hommes, et l'on vous prend au sérieux, l'on vous confie quelquefois le bien-être d'une cité, l'honneur d'une famille et la fortune de plusieurs milliers d'hommes! Allons donc! cela m'enflamme, à la fin, et je me révolte contre tant de honte et de cynisme. Je me fais frondeur, et ma foi, gare aux coups de ma fronde; j'atteins quelquefois, et tant pis pour ceux que touche la pierre.

Quand le banquier attend dans son boudoir,

cette grande Laïs reçoit en catimini le pauvre amant de cœur tout transi, qui se cache derrière un rideau ou dans une armoire, tremblant au moindre bruit, au moindre coup de sonnette. Et lui aussi, que vient-il faire dans cette galère? Vivre des restes de ce vieux libertin. Pouah! Vous aimez donc bien cette femme, pour profiter ainsi du prix de sa prostitution et de ses infamies, pour aller sur les brisées d'un vieillard qui est peut-être votre père! Cela s'est vu. Vous jouissez à force de ruses et de supercheries d'une heure ou deux de tête-à-tête avec la lorette en renom. Est-ce que l'amour y est pour quelque chose? Allons donc! L'amour-propre, oui, un sot amour, celui-là, qui peut vous entraîner bien loin! Vous croyez aimer la femme, vous n'aimez que son nom, son luxe, sa renommée, et quelle renommée, quel luxe, grand Dieu! Vous faites la roue devant vos amis lorsqu'ils disent : C'est donc toi qui es l'amant de cœur d'une telle? nos compliments, homme heureux!

Amant de cœur! Tout beau, mon gentilhomme : d'où sortez-vous? dans quel moment d'oubli ou d'erreur avez-vous pu penser que la belle avait un cœur? Vous n'êtes pas fort en anatomie comparée. Cette femme dont vous vous croyez aimé vous a pris dans un moment de jalousie, parce qu'une de ses amies, Joséphine ou Nini, se sera écriée devant elle : Tiens, ce petit Arthur me plaît, j'ai un béguin pour lui, je le gobe! — Vous êtes un jouet que l'on garde huit jours, pour le casser ensuite, une montre que l'on ouvre pour voir la petite bête qui est dedans; et un beau matin, lorsque cette femme à laquelle vous vous êtes si bien habitué que vous commencez à l'aimer un peu, s'est bien repue de vous, lorsque la petite bête est cassée et ne peut plus marcher : elle vous cède à sa rivale par un traité d'échange. On vous troque contre un autre, voire quelquefois contre un bijou ou un châtelet, — ne haussez pas les épaules, j'affirme de visu, — et vous voilà prêt à recommencer votre crapuleuse vie et votre honteux commerce.

Allons, du courage, il en est temps encore; rien n'est perdu, pas même l'honneur; vous avez été assez éprouvé, et l'on vous pardonnera si vous êtes bien sage. Soyez homme, enfin. Pensez, écrivez, agissez en homme. L'oisiveté vous a tué; revenez au travail et rendez-vous utile.

Je ne veux pas dire que vous devez être condamné à un célibat perpétuel. Si l'on vous a donné un cœur, c'est pour aimer; aimez donc, mais sachez placer votre tendresse. Choisissez une travailleuse; celle-là ne vous trompera pas, son amour n'imprimera pas à votre front une flétrissure! La grisette est morte, vive la grisette! Renaissez, joyeux ébats de nos pères; retentissez, chambrettes et mansardes, des gais refrains de nos joyeuses chansons!

Rappelez-vous le vieux chansonnier qui est parti il y a deux mois pour ne plus revenir. Toujours gai, insouciant, il a chanté, il a frondé. Il riait de ses misères, et il était si joyeux lorsqu'il avait du bonheur! Sa Lisette l'avait précédé dans la tombe, emportant tous ses regrets, malgré des infidélités nombreuses que son dévouement avait su faire oublier. Ils se sont aimés longtemps, ces deux bons vieillards que la mort nous a ravés; et malgré les tempêtes si fréquentes sur cette mer agitée que l'on nomme la vie, ils ont mené à bon port leur fragile barque, ils l'ont mise à l'abri des regards envieux, des indiscrettes visites. Puis un beau jour la chaîne de l'ancre, usée par la vieillesse, s'est

doucement rompue, et la barque s'en est allée à la dérive sur d'autres rivages, vivre d'une autre vie, peut-être!

Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main!

Mais je m'aperçois que, malgré ma promesse, j'ai un peu sermonné et fait de la morale. Ah bah! une fois n'est pas coutume; et puis nous vivrons si peu... un jour!

Notre feuille volante sera si facilement emportée par le vent du soir, qu'il faut bien la retenir par quelque lourde pierre, afin que l'orage ne la balaye pas si tôt!

CAMILLE DELVAILLE.

UNE GRANDE DÉCOUVERTE

Au moment où j'allais vous faire part de la grande découverte qui fait le titre de ce charmant article, mes yeux se sont arrêtés sur le *De profundis* de mon cher et estimable collaborateur et ami Karl Werther, et ont rencontré mon nom; la curiosité était permise, je crois. Je m'aperçus alors que ce digne et intelligent ami s'amusait à mes dépens, prétendant que j'avais fait le compte rendu du *Roi Lear* et de *Louise Miller* avant même que la première représentation ait eu lieu; quel estimable directeur de l'Ambigu-Comique, qui propose à un critique de lui faire un joli petit article sans connaître la pièce, dit cela, passe, il est connu pour sa précieuse originalité à cet égard, mais qu'un collaborateur agisse ainsi, franchement, vous l'avouerez, c'est drôle. C'est pourquoi je ne serai pas fâché de vous parler un peu de lui.

Et d'abord, savez-vous ce qu'est M. Karl Werther? le connaissez-vous? Non, n'est-ce pas. Eh bien, c'est un drôle de garçon, ne manquant pas d'esprit, mais l'employant fort mal, et d'une originalité à faire frémir le directeur du théâtre des Noyés, qui par parenthèse n'a jamais pu se sauver, malgré le radeau de la *Méduse* et autres bateaux plus ou moins... intelligents...

Dernièrement, on l'invite à passer la soirée chez l'auguste Fouché. Que fait mon Karl Werther? Après avoir largement sablé le cognac, il s'amuse à déménager tout le mobilier de l'homme d'affaires poète sur le balcon de l'étage inférieur, y compris les chapeaux et manteaux des invités, qui, au moment du départ, ne retrouvant plus leurs couvre-chef, furent obligés de s'en aller nu-tête ou avec un foulard...

Jusque-là, la farce était originale mais n'offrait aucun inconvénient. Hélas! tout n'est qu'heur et malheur dans ce bas monde. Or, l'étage inférieur est habité par une jeune femme charmante dont le mari était en voyage; la fatalité s'en mêlant, celui-ci s'avise de revenir juste par le premier convoi pour être témoin de la perspective d'une douzaine de chapeaux s'étalant sur le balcon de sa chaste et innocente moitié. L'époux, furieux, tombe chez lui comme une bombe, crie, tempête, veut plaider en séparation, traîner sur le banc d'infamie la malheureuse qui... que... et enfin, comme dommages et intérêts, se résout à vendre les chapeaux et autres vêtements à un marchand de vieux habits qui passait dans la rue.

Mais tout ceci m'éloigne beaucoup, je trouve, de mon sujet. Or donc, après avoir toussé, mouché, craché, je commence ainsi :

C'était par une brumeuse et froide matinée de décembre. Le vent... Mais rassurez-vous, je ne veux nullement vous faire un conte de fée; avant de me juger, écoutez la fin; l'histoire, du reste, est assez véridique et assez intéressante pour cela.

Je continue donc :

C'était par une brumeuse et froide matinée de décembre. Le vent soufflait avec fureur dans les branches sèches et dépouillées des arbres, il faisait un froid noir, et le givre s'attachant aux favoris et aux moustaches, changeait en vieillard le plus charmant jeune homme qui eût encore vu éclore ses cinq lustres.

Comme mon voisin avait eu l'indécatesse de faire danser toute la nuit au-dessus de ma tête, sans m'inviter, ne pouvant dormir avec accompagnement de valses et polkas, je m'étais levé, et c'est ce qui me procurait le plaisir d'as-

sister à ce triste réveil de la nature dont la froide poésie eût fait rêver Ossian.

Je me promenais donc mélancoliquement sur les bords de la Seine, l'œil perdu dans les reflets du passé, évoquant tantôt de douces et jeunes visions, tantôt fronçant le sourcil au souvenir d'une faute ou peut-être d'un regret ; enfin, à vrai dire, je rêvais tout en chassant du pied les cailloux qui se trouvaient sur ma route.

Qui de vous, d'oreste, n'a pas rêvé ? Oh ! ne riez pas à ce mot ; le rêve, c'est la moitié de la vie, c'est la moitié de l'existence ; le rêve remplace chez l'homme mûr ce que l'on appelle illusion dans la jeunesse ; le rêve, c'est la moitié de notre âme : tantôt il nous donne la femme aimée, tantôt il nous donne la fortune, tantôt il nous donne la gloire, l'applaudissement de la foule ; il nous tresse des couronnes, il fait incliner chacun devant nous ; le rêve ! oh ! le rêve, c'est le bonheur qui enivre, c'est l'ami fidèle qui se dévoue pour vous. Le rêve, c'est la vie ; la réalité seule est la mort !

Si vous êtes poète, vous devez aimer le rêve ; si vous êtes rêveur, vous êtes poète.

Que de fois, l'hiver surtout, je me suis assoupi dans les souvenirs de mon jeune passé, les pieds sur les chenets, et cherchant dans les charbons ardents les scènes dont la présence se retraçait dans ma pensée. Là, la tête appuyée sur ma main, le regard vague et perdu, tantôt dans le foyer, tantôt sur l'aiguille qui dans sa course lente me marquait toutes les minutes qui me rapprochaient de cette vaste et incompréhensible chose qu'on nomme l'éternité, combien de fois j'ai causé tantôt avec un ami mort, ou avec ma bonne mère absente, ou avec mon père qui est loin de moi ! mes yeux fixes se mouillaient aisément alors, je ne craignais pas de le dire, de larmes ; puis un gai souvenir passait devant eux, et un bon sourire venait entr'ouvrir mes lèvres ; j'étais heureux enfin, je rêvais ; et lorsque la vie réelle et matérielle, reprenant le dessus, m'arrachait violemment à ces chers songes éveillés, je ne vivais plus, non, j'étais sous l'impression d'un lourd cauchemar qui m'oppressait la poitrine, et qui, semblable au Sauveur de la légende, disait à ma pensée, pauvre Juif errant : Marche, marche toujours, marche sans cesse, jusqu'à ce que la froide pierre du tombeau, en se fermant sur toi, te donne le repos et... l'oubli éternel.

Mais je m'égare un peu trop, et il vous tarde peut-être de connaître la grande découverte que je vous ai promise. J'en reviens donc à mes moutons, et, comme je vous le disais, je me promenais mélancoliquement sur les bords de la Seine, rêvant et faisant rouler sous mon pied les cailloux qui se présentaient sur ma route et allaient en sautillant plonger dans l'eau en rendant un léger murmure, et ne laissant sur le courant du fleuve qu'une légère marque ronde qui s'effaçait peu à peu, irisant à peine à la fin sa surface pour disparaître tout à fait, de même que la vie d'un homme qui tout d'un coup attire l'attention et s'efface lentement, lorsque la froide main du temps s'appesantit sur lui, ne nous montrant plus que quelques légères traces de ce qu'il a été.

Bientôt mes regards furent attirés par un objet assez éloigné, que ma rêverie et les brumes matinales de décembre m'empêchaient de distinguer.

Qu'était-ce donc ?... ce pouvait être un tas de pierres, un amas de plantes aquatiques arrachées par le courant et déposées sur la rive ; ce pouvait être... que sais-je... tout ce que vous voudrez. Et je ressemblais à ces braves gens de la fable du bonhomme la Fontaine qui, les regards plongés vers l'horizon, attendaient impatiemment si ce que le flot leur apportait était une baleine ou un navire échoué. Hélas ! je devais avoir moins de chance qu'eux, ce n'était pas seulement des bâtons flottants, c'était... c'était un homme.

Certes, il méritait l'attention de l'être le moins observateur.

Figurez-vous un pauvre petit vieillard tout chétif et tout malingre, à moitié assis dans l'eau verdâtre, enveloppé d'un maigre manteau vert dont le col, relevé jusqu'aux yeux, le cachait tout entier, le chef couvert d'une casquette verte dont la large visière verte dissimulait presque le visage, et dont le nez maigre et crochu supportait une paire de lunettes vertes dont les verres ronds et épais rappelaient ces anciens lorgnons dont la jeunesse du directoire était si abondamment pourvue, ma paole d'honneur la plus panachée. Enfin, tout était vert chez cet homme, et si je ne craignais pas, comme notre charmant et paresseux romancier Emmanuel Gonzales, d'abuser de cette couleur comme il a abusé des roses, je crois, Dieu me pardonne,

que je ne m'arrêterais pas encore dans ma verdâtre description.

Je m'approchai de cet être... hétéroclite, et je m'aperçus alors qu'il tenait à la main un filet rempli de poissons qu'il observait avec la plus grande attention. Je crois franchement, à ne point mentir, que la corde qui avait servi à en tramer les mailles était ou avait été verte.

Comme la nature m'a doué d'une certaine dose de politesse, j'abordai cet être étrange le chapeau à la main, malgré le froid et la bise qui, soufflant dans mes cheveux, semblait vouloir me les enlever pour en faire sa proie.

Si vous voulez bien me le permettre, lecteur, je ferai ici une toute petite digression ; je sais bien qu'après toutes celles que j'ai faites, vous seriez en droit de me dire que je pourrais très-bien m'en passer et continuer sur le même ton ; mais, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, la nature m'ayant doué d'une certaine dose de politesse, je ne voudrais pas en manquer surtout envers vous.

J'ouvre donc la parenthèse susdite, et je vous demanderai pourquoi il est de bon ton aujourd'hui de paraître insolent... Un jeune homme rencontre-t-il une femme sur un trottoir, il garde le haut du pavé ; se croise-t-il avec une autre dans un escalier, il continue à tenir la rampe, et la toise sans seulement porter la main à son chapeau. Aborde-t-il la femme, la sœur ou la fille d'un de ses amis, il lui tend cavalièrement la main, garde son chapeau sur la tête et la salue légèrement d'un signe quand il la quitte.

Voilà ce que j'avais à vous dire, et maintenant je ferme la susdite parenthèse et j'aborde mon homme vert le chapeau à la main.

— Pardon, monsieur, lui dis-je, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander ce que vous faites ? — L'homme vert leva ses yeux verts garnis de ses vertes lunettes, et me lançant un de ces regards comme Condé devait en lancer un lorsqu'à Fleurus ou à Fribourg, — hélas, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère, — il jeta son bâton de commandant dans les lignes ennemies, ou plutôt comme Archimède jetant vers le ciel son fameux *eupezzu*.

— Je l'ai trouvé, monsieur, me dit-il, je l'ai trouvé, et sa bouche dégarnie de dents montrait un affreux rictus. Je l'ai trouvé !!!

— Quoi ?

— Je l'ai trouvé, monsieur, vous dis-je, je l'ai trouvé.

— O Archimède ! m'écriai-je.

— Non, monsieur, ce n'est pas l'art de Chimène, c'est l'art de la pisciculture que je pratique, et j'ai trouvé la pierre philosophale de cette grande science.

— Mais enfin...

L'homme vert se leva, et tirant avec frénésie le bouton de mon paletot.

— Suivez bien mon raisonnement. Quelle est la première condition de la reproduction ?

— Oui.

— Hein ?

— Je vous écoute.

— C'est la santé, n'est-ce pas ?

— Très-juste.

— Eh bien ! enlevez à une espèce quelconque toute maladie, vous doublez les forces vitales et donnez à la reproduction une raison d'être double.

— C'est vrai.

— Or donc, premièrement, épurez le sang, vous fortifiez le corps en assainissant toutes les parties.

J'inclinai la tête en signe d'adhésion.

— Eh bien, monsieur, — en ce moment il me rendit un bouton qu'il venait d'arracher, et recommença à en torturer un autre, — eh bien, monsieur, que faites-vous pour assainir le sang d'un jeune enfant et l'arracher à cette affreuse maladie qu'on nomme la petite vérole ?... Vous le vaccinez... Et il appuyait complaisamment sur ces mots.

— Alors...

— Alors ! alors... Comment, esprit étroit, vous ne comprenez point ! Alors... dites-vous... alors... monsieur, VACCINEZ LES POISSONS !... et vous verrez !

J'allais éclater de rire franchement, lorsque, rencontrant le regard convaincu de cet homme, je n'eus pas le courage de lui enlever ses illusions.

Qui sait, cependant ; sa recette est peut-être bonne, je la laisse du reste aux amateurs de la pisciculture sans rien en revendiquer, dût-elle faire leur fortune. (Voir page 8.)

ALBERT DI PIETRO.

PARIS INDUSTRIEL

Généralement, Paris n'est curieux, soit pour ceux qui l'ont visité, soit pour ses habitants eux-mêmes, que sous le rapport de ses monuments, des hommes éminents qui s'y sont donné rendez-vous, de son commerce large et facile et enfin des plaisirs de toute sorte qu'on y rencontre.

Il est cependant un autre point de vue sous lequel Paris mérite d'être considéré, c'est le point de vue industriel. En effet, si nous en exceptons le traitement direct des minerais, la capitale ne le cède en rien, pour toutes les branches de l'industrie, aux autres provinces de la France. Il s'y trouve les plus belles usines à gaz, des ateliers de construction de machines pouvant rivaliser avec ceux du Creusot, des fonderies, des verreries et cristalleries aussi belles que celles de Rivede-Gier, des scieries mécaniques bien mieux établies que celles du Dauphiné, en un mot toutes les applications des découvertes de l'industrie.

C'est sous ce nouveau point de vue que nous entreprenons de faire connaître Paris.

Nous visiterons chaque usine ; nous ferons connaître et ses produits et la manière de les produire ; sans toutefois nous attacher à la partie technique et nous lancer dans un cours de mécanique rationnelle.

Nous prions messieurs les industriels de vouloir bien nous alléger notre tâche en nous donnant toutes les facilités pour visiter leurs usines ; nous engageant, bien entendu, à ne point divulguer les secrets de fabrication qu'un brevet n'aurait pas consacrés. Nous les prions également de relever les erreurs qui pourraient se glisser dans nos appréciations, et d'être sûrs que nous accueillerons avec reconnaissance toutes les observations qu'ils voudront bien nous adresser.

Enfin il ne nous reste plus qu'à prier nos lecteurs d'être indulgents et de ne voir que notre intention de faire connaître au public une partie des richesses que Paris renferme.

LE GAZ D'ÉCLAIRAGE.

Parmi les produits industriels de première nécessité, se trouve le gaz d'éclairage. C'est un corps qui influe tellement et sur notre vie de plaisir et sur notre vie de travail, que nous devons l'examiner avant tout autre.

Toutes les industries lui céderont, du reste, le pas, si elles veulent bien réfléchir que c'est le gaz qui leur permet de ne point interrompre leurs travaux. Le lecteur conviendra également que lorsqu'il se promène le soir dans notre Paris si brillamment éclairé, c'est le produit industriel qui le frappe le plus, dont il jouit le plus ordinairement et qui lui permet d'admirer toutes les merveilles de nos magasins.

Nous ne voulons pas dire au moins que nous soyons arrivés au *nec plus ultra* sous le rapport de l'éclairage ; loin de là.

Les expériences que l'on fait tous les jours pour concentrer les rayons lumineux et empêcher la lumière diffuse de se perdre, doivent nécessairement arriver à un résultat. Mais, à notre avis, ce ne sont pas ces réflecteurs qui feront faire un grand pas à la question ; car ils ne créent pas la lumière, ils l'empêchent de se perdre.

Lorsque l'on aura résolu le grand problème de la production de l'oxygène à bon marché, alors seulement on pourra s'arrêter et être fier de son œuvre. Alors nous n'aurons plus de nuit ; à peine le soleil aura-t-il disparu de notre horizon, que cent foyers de lumière, alimentés par la combustion du gaz dans l'oxygène, répandront sur Paris une telle clarté, que nous pourrions croire qu'un nouveau Josué a arrêté le mouvement de la terre.

Mais retombons pour le moment dans le domaine de l'actualité.

Le gaz d'éclairage, composé de carbone et d'hydrogène à l'état de carbure et de bicarbure d'hydrogène, se trouve en plus ou moins grande quantité dans tous les corps organiques et dans les houilles qui sont, du reste, de formation organique. On peut le retirer de tous ces corps ; mais généralement c'est du bois ou de la houille qu'on l'extrait.

Les meilleurs bois pour la fabrication du gaz sont ceux d'essence résineuse, tels que le pin, le sapin, le mélèze. Il y a double avantage à se servir de ces bois, car, outre le gaz, on obtient un goudron très-estimé par les fabricants de câbles, et qui paye à lui seul presque tous les frais de main-d'œuvre.

Les autres essences de bois peuvent être employées avec succès, suivant les prix de vente du gaz, de l'acide acétique et du charbon, et surtout suivant les prix d'achat de la matière première.

Ainsi, dans ce moment, il se forme une compagnie pour l'exploitation du gaz de Guayaquil (Colombie), qui, quoique tirant son gaz de bois d'essence gommeuse, a, selon nous, toutes les

chances possibles de réussite. En effet, la ville de Guyaquil lui donne l'autorisation de couper gratuitement les bois nécessaires à la fabrication du gaz, et le charbon obtenu se vend un tel prix, qu'il couvre à lui seul tous les frais de l'usine; il reste alors comme bénéfices le gaz, le goudron et l'acide acétique, trois produits de première nécessité dans l'industrie. Nous ne pouvons que féliciter les personnes qui ont obtenu cette concession, et en souhaiter de pareilles à nos amis.

En France, et à Paris particulièrement, on obtient le gaz par la distillation de la houille; ce n'est que dans des circonstances exceptionnelles, telles que les fêtes publiques, où l'on a besoin d'une production presque spontanée du gaz, afin de subvenir aux illuminations, que l'on se sert de résines qui, à l'avantage de distiller facilement, joignent celui de donner sous un petit volume une grande quantité de gaz.

Les houilles dont on se sert avec le plus d'avantage sont les houilles dites grasses et marécales.

Fidèles à notre programme, nous ne voulons pas entrer dans les réactions chimiques qui se passent dans la distillation de la houille. Nous disons simplement les résultats de cette distillation.

Les produits sont de trois sortes:

1° Les produits solides, qui sont le coke et les matières terreuses, si le charbon employé n'était pas propre;

2° Les produits fluides, qui sont les goudrons;

3° Les produits gazeux, qui sont le gaz d'éclairage et d'autres gaz étrangers, tels que l'ammoniaque, l'azote, etc.

Nous verrons dans le prochain article comment les usines de Paris sont disposées pour remplir convenablement et économiquement les conditions nécessaires à une bonne distillation de la houille. Nous verrons également comment le gaz se distribue dans la ville, la nature des conduits qui le distribuent; et nous terminerons en examinant les compteurs, les appareils d'éclairage et l'application des réflecteurs aux becs de gaz.

Enfin, pour traiter entièrement cette question, nous étudierons le chauffage par le gaz, qui, quoique de récente découverte, est appelé, selon nous, à jouer un grand rôle dans l'économie domestique.

H. RICHARD-VITTON,
Ingénieur des mines.

La troupe italienne va bientôt se faire entendre, le 1^{er} octobre ou le 2 au plus tard. A côté des noms de mesdames Alboni, de Gristi, de MM. Mario, Lablache, Zucchini, Graziani, Corsi, on voit les noms inconnus ou oubliés de mesdames Nautier-Didier, Saint-Urbain, de M. Giuglini, etc. Je ne demande pas mieux que de voir le succès accueillir ces débutants, et j'y crois d'autant plus que le célèbre Fiorentino n'a pas trop embouclé la trompette guerrière. C'est un vrai *jettator* que M. Fiorentino. Chaque année, lui et son *alter ego*, M. de Rovray, chantent à l'envi les louanges des nouveaux pensionnaires de M. Calsado. — En avant la réclame, etc., etc., — et puis, quand le début arrive, le public, qui a la bonhomie de croire aux phrases du critique napolitain, et qui s'attend à applaudir une merveille, est très-étonné de ne voir qu'un artiste d'un mérite ordinaire, et il lui fait un accueil plus froid qu'il ne l'aurait fait s'il n'avait pas été donné tant de coups d'encensoir. *Qui en souffre ? les artistes.* — Et la preuve de ce que vous dites ? s'écriera-t-on. — Rappelez-vous mademoiselle *Bocca-badaï* qui aurait été une cantatrice de premier ordre, si des amis reconnaissants ou imprudents n'avaient voulu la poser en merveille. — Et mademoiselle *Piccolomini* !! — Elle va épouser, dit-on, deux millions de rente.

D'ALBARÈS.

ÉCHOS

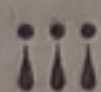
M. le comte R... de V... un de nos meilleurs entraîneurs, possède un magnifique cheval anglais, sur lequel il fait chaque jour sa promenade au bois de Boulogne. Il y a quinze jours, un palefrenier ignorant, ayant reçu l'ordre de couper la queue du cheval, crut bien faire en coupant tous les crins, — jugez de l'effet produit par cette opération. Sur ces entrefaites, arrive le coiffeur de mademoiselle de V... à qui on fait part de la désolation générale, car on redoutait la colère inévitable qui allait saisir le comte quand il verrait son cheval favori dans un état si piteux.

— M. Bernachon, le coiffeur de la rue Breda, saisi d'une idée lumineuse, se fait apporter les crins et met au cheval une fausse queue. — M. le comte de V... s'est promené plusieurs jours de suite sur son cheval, sans se douter de la supercherie.

Quand le tour lui a été raconté, il a ri de bon cœur, et a remercié le coiffeur habile qui avait su tout réparer.



Une musardine, mademoiselle Lucie, trainait avec elle un petit enfant au Concert-Musard. Ne voulant pas faire la dépense de vingt-cinq centimes, elle descendit pour que son fils pût satisfaire gratuitement aux exigences de la nature. En passant devant le contrôle, elle demanda à un employé une carte de sortie pour le bonhomme. — Oh ! nous le reconnaitrons, répondit le cerbère. — En ce cas, vous êtes plus loyal que son père, répondit mademoiselle Lucie, il n'a jamais voulu le reconnaître !



M. Fouché, qui a bien voulu nous envoyer les vers ci-dessus, est homme d'affaires dans les moments qu'il ne consacre pas à la poésie. Il informe le public qu'il prend des pensionnaires, bons lits et bonne table, gaies chansons au dessert ! Qu'on se le dise. — Rue Labatte, 22, Montmartre.



Vous connaissez ces délicieux jeunes gens qui sucent si agréablement le sucre d'orge à l'absinthe aux Folies-Nouvelles. Ils sont les *bibis* de nos plus pimpantes *biches*, qui s'en servent de temps en temps, faute de mieux, car, comme le dit notre ami, le poète Fouché :

Leur art est riche en or moins qu'en vertus.

Donc, deux de ces messieurs étaient à la recherche d'un fiacre pour emmener deux femmes qui les avaient faits. Au même moment, deux hommes sérieux, étrangers et décorés, montaient dans une charmante calèche à deux chevaux :

— Voulez-vous venir avec nous, dit l'un d'eux à ces dames.

— Oui, mais cinq louis, dirent-elles en chœur, flairant une bonne affaire.

— Allons, filles de cinq Louis, montez en voiture; et elles partirent au nez et à la barbe de nos jeunes gens.



On montrait dernièrement à un de nos meilleurs peintres d'aquarelles un tableau du célèbre réaliste qui ne recule devant aucune étude de la nature.

— Oh ! charmant, délicieux ! s'écria C... Mais c'est parfait, je reconnais tout cela; le site est peint avec une... fidélité !... Oui ! ce sont bien les ornières... les fossés... Parbleu, ma maison de campagne est derrière cet arbre... Je vais là tous les soirs me promener après mon dîner, et tiens... — Quoi donc ? dit son interlocuteur... — Mon Dieu, rien n'y manque, mais il y a une chose que je ne retrouve pas.

— Et c'est...

— Pardieu !... ce sont les papiers.



Le directeur des Bouffes-Parisiens rencontrait ces jours derniers, sur les boulevards, un de nos jeunes compositeurs qui, malgré son talent, n'a pas concouru au prix offert par l'auteur des *Deux Aveugles*, et comme celui-ci lui en faisait des reproches mêlés de nombreux étirements.

— Que diable avez-vous donc ? lui dit D...

— Oh ! ne m'en parlez pas, un rhume affreux.

— Cela n'a rien qui m'étonne.

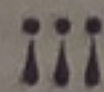
— Je prends bien mes précautions cependant.

— Oui, dit l'autre en lui serrant la main et en le saluant, mais... vous ne vous êtes pas assez méfié de *Vent du soir*.



Tous les soirs, le public est admis à admirer aux Folies-Nouvelles un charmant jeune homme à la figure anguleuse, au crâne dévasté et qui porte habituellement un monocle incrusté dans l'arcade sourcillière gauche. Ce charmant enfant, à la figure inintelligente, habite le tabouret de droite, d'où il séduit les femmes (ce doit être un chef de rayon). — Dans une avant-scène de droite, arrive la blonde Blanche X..., dont la chevelure est toujours dans un désordre qui a la prétention

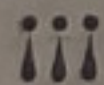
de vouloir être un effet de l'art. Après une demi-heure de tapage, la belle parvient à s'asseoir. — Le beau jeune homme ci-dessus mentionné s'écrie : — Tiens, c'est cette chère Duverger ! — et le groupe de sucrés d'orge répond en chœur : — Oui, c'est la Duverger. — Chacun la connaissait intimement ! ont a même risqué quelques saluts en sourdine à cause du cavalier servant de la dame. Un ami assurait d'abord que c'était Cerrito ! — Ah ! mademoiselle Duverger, en faisant ce soir-là votre rentrée au Palais-Royal, où, par parenthèse, je suis heureux de vous revoir, vous ne vous doutiez pas de l'hommage qu'on vous rendait aux Folies; comme cela vous fera plaisir en lisant cet article ! — Et dire qu'il y a beaucoup de jeunes gens qui, en voyant une musardine aux cheveux noirs, vous jurèrent, en la saluant, que c'est ou mesdames Ferraris, Rosati, Couqui ou Frezzolini, enfin, telle artiste dont le nom pourra les poser dans l'esprit de leurs amis.



Deux Normands comparaissent devant le juge de paix de leur canton. L'un des deux est barbier, l'autre est assigné comme débiteur du premier. Seulement, — comme dans les *Faux Bonshommes*, il nie sur ses grands dieux la dette réclamée. Comment faire ? Grand embarras du magistrat.

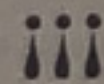
— Quelle preuve pouvez-vous donner ? demande-t-il au frater.

— Mon juge, répond celui-ci, irrité de la mauvaise foi de son client, je savais que Claude était un houstat — sic — aussi, chaque fois que je l'ai rasé, je lui ai fait une légère coupure; comptez, mon juge, vous trouverez sur ses joues sept entailles, donc il me doit sept barbes. — La question fut vidée.

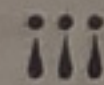


RÉCLAME!!!

Le propriétaire de LA FRONDE ayant disparu subito, nous prions les personnes qui le trouveraient de vouloir nous le renvoyer — franco — en échange d'une récompense honnête.



Karl Werther a eu la migraine hier toute la journée; ce matin, sa santé s'est un peu améliorée.



Sandral, — d'Albarès, — Lardnes, — Midas, — *ad libitum*, prit l'autre jour dans la bibliothèque de la rédaction les deux volumes de Flaubert, — *Madame Bovary*. — Deux heures après, nous reçûmes de lui le billet suivant :

« Mon cher collaborateur,

» Je ne sais ce que j'ai fait de *Madame Bovary*. Voyez donc si je ne l'ai pas laissée sur un des bureaux.

» Tout à vous.

» P. S. Ne cherchez pas; je viens de la retrouver (sic). »



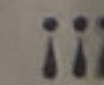
Nous recevons la lettre suivante :

« Messieurs,

» Je vous pri de ne pas regardé ma lette autremant que sou
» le centiment qui mela dicté. Aprenant que vous fondais un
» journal je vous donne avie que j'ai a votre dispo zition un
» petit romman qui est l'histoire complete de mes amour. (!)
» Je paserais bien dans vos burot, mai jaimeret mieux con
» vienne le cherchai.

» LÉONTINE

» 41, rue Notre Dame de Lorette. »



Une heure du matin, passage Saulnier.

PREMIÈRE FEMME.

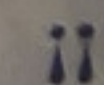
Dis donc, Amanda, payes-tu un petit can. sul compt. ?

DEUXIÈME FEMME.

Pu souvent; j'ai pas de cristal.

PREMIÈRE FEMME.

Eh ben, quoi ! viens tout de même, je polkerai pour toi.



Nous prévenons le public que nous n'avons pas encore reçu de lettre de M. Xavier de Montépin, nous annonçant que *les Faveurs de Paris* sont un succès. Espérons qu'elle ne tardera pas à arriver.

iii

Place Saint-Georges, on peut voir, dans la journée, près d'un marchand de vin, un cadre renfermant les photographies de plusieurs célébrités des hauteurs Breda. — Au-dessous, et sur le mur, on lit : Huitres d'Ostende, — prix suivant la saison.

iii

Mon professeur de cinquième, homme fort naïf parfois et qui disait à ses élèves qu'il écrivait très-mal afin qu'on n'imitât pas son écriture et surtout sa signature, avait parfois de l'esprit.

Un jour, l'un de nous place sur la chaise du professeur une branche de chardon dans l'intention de *blessar au vif* notre bénin pédagogue. Celui-ci rentre à la classe du soir et aperçoit le rameau favori de l'âne. — Messieurs, dit-il en se tournant vers son auditoire, quelqu'un de vous a oublié son déjeuner ; il pourra le prendre en sortant.

iii

Dimanche, je passais devant chez Nadar (pas de succursale), le dieu de Saint-Lazare. — Deux biches surviennent d'aventure qui se dirigeaient vers le bois... d'Asnières (voie d'Argenteuil, cinquante centimes le dimanche). Elles s'arrêtent et regardent les portraits ; il y en avait de fort beaux, dont l'un fort décoré et aux doigts garnis de brillants. — Dis donc, fit la plus jeune, ce doit être un homme *chic* ; c'est bien dommage qu'on n'ait pas mis son adresse au bas, je lui aurais envoyé ma carte.

iii

Un jeune fat s'était oublié dans un salon jusqu'à commettre certaine incongruité qui, bien que silencieuse, n'en était pas moins remarquée et même fort peu goûtée, quoique bien sentie.

Pour tenir contenance, il s'amuse à caresser de la main un épagneul qu'il aperçoit sur un des fauteuils, en lui disant d'un ton câlin : — Oh ! le vilain, fi, que c'est mal ce que vous avez

fait. — Monsieur H..., fit la maîtresse de maison, pourquoi parlez-vous si longtemps à ce chien, vous ne savez donc pas qu'il est empaillé !

iii

Un sous-préparateur d'Orfila, brave homme qui n'avait d'autre défaut qu'une excessive timidité, rougissait continuellement et à chaque mot, aussi avait-il mérité de messieurs les étudiants le surnom de *Soleil*.

Rien cependant n'est plus brave qu'un poltron lorsqu'il se met à avoir du cœur, chacun le sait, aussi un jour que le pauvre homme, avant le cours, était poursuivi par les interpellations des élèves, prenant son courage à deux mains, et montant sur une table :

— Messieurs, dit-il, il y a si longtemps que vous connaissez le soleil que j'éprouve le besoin de vous faire voir la lune.

Je laisse à penser ce que l'on aperçut alors.

iii

En allant hier à l'imprimerie j'ai pu remarquer l'enseigne suivante, que je crois devoir vous communiquer : Rue Richer, M. Musico, horloger, raccommode les pendules et *un peu* les montres, le magasin est ouvert tous les jours ouvrables.

Ceci me rappelle une réclame aussi forte qui faisait la joie des habitants de la rue Saint-Claude.

Un relieur ayant besoin d'un aide avait écrit sur sa boutique :

— *On demande un apprenti des deux sexes !*

iii

Une jeune femme qui avait aperçu un des charmants portraits au pastel du peintre T. désirait vivement voir ses traits reproduits sur la toile par une main aussi habile. En vain le mari opposait un refus formel, les migraines et les attaques de nerfs jouèrent si bien leur rôle qu'il fallut en passer par là, et que l'heureuse dame se vit bientôt installée dans l'élégant atelier des Champs-Élysées.

Malheureusement T. est d'une férocité cruelle ; rien ne l'émeut, ni larmes, ni prières, ni gémissements ; il est inflexible. Si vous êtes jolie, tant mieux ; mais si vous êtes... si vous n'êtes pas jolie enfin, il représente tout de même vos traits avec leurs défauts.

Or la charmante femme en question ne manque pas de

beauté ni de finesse, elle manque un peu de cheveux, et comme elle priait T. de lui en ajouter quelques-uns :

— Impossible, madame, je ne peux pas faire ce que je ne vois pas.

— Mais, monsieur, si peu... si peu...

— Non, madame, c'est impossible...

Or une femme n'abandonne jamais une idée fixe ; elle tourmenta si bien notre peintre qu'elle réussit ; mais tout en faisant quelques cheveux de plus, celui-ci s'écria avec désespoir :

— *Qui fit... ut nemo contentus vivat sua sorte.*

— Vous dites ?

— Oh ! rien, madame ; seulement je réfléchissais à une question philosophique bien triste.

— Et laquelle ?

— C'est qu'on désire toujours ce qu'on n'a pas.

iii

Minuit venait de sonner, et deux gamins attardés traversaient la place de la Bastille, lorsque l'un d'eux apercevant un chiffonnier qui se livrait à son charmant état :

— Tiens, dit-il, qu'est-ce qu'il fait donc là ce vieux ?

— Bêta, tu ne vois donc pas que c'est un actionnaire de la Bastille qui cherche son dividende.

iii

Hier, en traversant le passage de l'Opéra, j'aperçus, au milieu de fleurets et de sabres, le nom de Gâtechair.

Gâtechair ! maître d'armes. Oh !

Gâtechair ! — On croirait ce nom fait à dessein :

— Aussi l'on se demande : « Est-il héréditaire ? »

— Tient-il ce nom fatal d'un aïeul médecin,

— Expert plus que tout autre à mettre un homme en terre ? »

— Ce surnom fut jadis décerné par un roi,

— Héritier, il le tient d'un guerrier émérite.

— Ah ! n'allez pas penser qu'étant prévôt, ma foi,

— J'ai rien de commun avec Tristan l'Ermitte !

— Rendre l'homme intuable est son unique loi.

MIDAS.

Le Gérant responsable : D'ALBARÈS.

Paris. — Typ. de M^{me} V^e Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE

Le Sieur

F O U C H É

HOMME D'AFFAIRES, POÈTE — A TEMPS PERDU

Prévient le public que, profitant du renoncement de M. di Pietro aux bénéfices de ce sublime problème :

LA VACCINATION DES POISSONS

Il vient d'établir dans son immeuble — sis à Montmartre

UNE VASTE PISCINE

LES ACTIONS NE SERONT JAMAIS COTÉES A LA BOURSE.